

Réunion des Amours (La), comédie héroïque

Auteur : Marivaux, Pierre de (1688-1763)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

48 Fichier(s)

Informations éditoriales

Localisation du document Paris, Bibliothèque nationale de France, YF-10071

Entité dépositaire Paris, Bibliothèque nationale de France

Identifiant Ark sur l'auteur <http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb119146220>

Informations sur le document

Genre Théâtre (Comédie héroïque)

Éléments codicologiques In-12, 48 p.

Date 1758 (date de l'édition)

Langue Français

Lieu de rédaction Paris, Duchesne

Relations entre les documents

Collection Réunion des Amours (La)

[Réunion des Amours \(La\), comédie héroïque](#) a pour version approuvée cet ouvrage
[Réunion des Amours \(La\), comédie héroïque en un acte et en prose](#) a pour édition approuvée cet ouvrage

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Édition numérique du document

Mentions légales Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence

Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
Éditeur de la fiche Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Contributeur(s) Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Marivaux, Pierre de (1688-1763), *Réunion des Amours (La)* comédie héroïque, 1758
(date de l'édition)

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN,
Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 01/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/160>

Notice créée le 26/11/2020 Dernière modification le 23/05/2023

LA
RÉUNION
DES

AMOURS,
COMÉDIE HÉROIQUE,
en un Acte & en Prose ;

Par M. DE MARIVAUX,
de l'Académie Française ;

Représentée par les Comédiens François,
le 9 Novembre 1731.

Le prix est de vingt sols.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII,
Avec Approbation & Privilège du Roi.



ACTEURS.

L'AMOUR.

CUPIDON.

MERCURE.

PLUTUS.

APOLLON.

LA VÉRITÉ.

MINERVE.

LA VERTU.



LA RÉUNION
DES
AMOURS.
COMÉDIE HÉROIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AMOUR, *qui entre d'un côté,*
CUPIDON, *qui entre de l'autre.*

CUPIDON, *à part.*



U E vois-je? Qui est-ce qui a
l'audace de porter comme moi
un carquois, & des fleches?

L'AMOUR, *à part.*

N'est-ce pas là Cupidon, cet usurpa-
teur de mon Empire?

Aij

4 LA RÉUNION
CUPIDON, à part.

Ne seroit-ce pas cet Amour Gaulois,
ce Dieu de la fade Tendresse qui sort de
la retraite obscure où ma victoire l'a con-
damné ?

L'AMOUR, à part.
Qu'il est laid ! qu'il a l'air débauché !

CUPIDON, à part.
Vit-on jamais de figure plus forte ? Sça-
chons un peu ce que vient faire ici cette
ridicule antiquaille. Approchons.

A l'Amour.

Soyez le bien venu, mon Ancien, le
Dieu des Soupirs timides, & des tendres
Langueurs : Je vous salue.

L'AMOUR.

Saluez.

CUPIDON.

Le compliment est sec ; mais je vous le
pardonne. Un Proscrit n'est pas de bonne
humeur.

L'AMOUR.

Un Proscrit ! Vous ne devez ma retraite
qu'à l'indignation qui m'a saisi, quand j'ai
vû que les hommes étoient capables de
vous souffrir.

CUPIDON.

Malepeste, que cela est beau ! C'est-à-

DES AMOURS. 5

dire, que vous n'avez fui que parce que vous étiez glorieux; & vous êtes un Héros fuyard.

L'AMOUR.

Je n'ai rien à vous répondre. Allez, nous ne sommes pas faits pour discourir ensemble.

CUPIDON.

Ne vous fâchez point, mon Confrère. Dans le fonds je vous plains. Vous me dites des injures: mais votre état me désarme. Tenez, je suis le meilleur garçon du monde. ConteZ-moi vos chagrins. Que venez-vous faire ici? Est-ce que vous vous ennuyez dans votre solitude? Eh! bien, il y a remède à tout. Voulez-vous de l'emploi? Je vous donnerai votre petite provision de fleches; car celles que vous avez là dans votre carquois, ne valent plus rien..... Voyez-vous ce dard-là? Voilà ce qu'il faut. Cela entre dans le cœur; cela le pénètre; cela le brûle; cela l'embrase; il crie, il s'agite, il demande du secours, il ne sçauroit attendre.

L'AMOUR.

Quelle méprisable espece de feux!

CUPIDON.

Ils ont pourtant décrié les vôtres. Entre

A iij

vous & moi, de votre tems les Amans n'étoient que des Benêts ; ils ne sçavoient que languir, que faire des hélas ! & conter leurs peines aux échos d'alentour. Oh ! parbleu, ce n'est plus de même. J'ai supprimé les échos, moi. Je blesse ; ahi ! vite au remède. On va droit à la cause du mal. Allons, dit-on, je vous aime ; voyez ce que vous pouvez faire pour moi, car le tems est cher ; il faut expédier les hommes. Mes sujets ne disent point, je me meurs ! Il n'y a rien de si vivant qu'eux. Langueurs, timidité, doux martyre, il n'en est plus question. Fadeur, platitude du tems passé que tout cela. Vous ne faisiez que des sots, que des imbécilles ; moi, je ne fais que des gens de courage. Je ne les endors pas, je les éveille : ils sont si vifs, qu'ils n'ont pas le loisir d'être tendres ; leurs regards sont des désirs : au lieu de soupirer, ils attaquent : ils ne demandent pas d'amour, ils le supposent. Ils ne disent point, faites-moi grace ; ils la prennent. Ils ont du respect, mais ils le perdent. Et voilà celui qu'il faut. En un mot, je n'ai point d'Esclaves, je n'ai que des Soldats. Allons, déterminez-vous. J'ai besoin de Commis ; voulez-vous être le mien ? Sur le champ je vous donne de l'emploi.

L'AMOUR.

Ne rougissez - vous point du récit que vous venez de faire ? Quel oubli de la Vertu !

CUPIDON.

Eh bien ! Quoi ! la Vertu ! que voulez-vous dire ? Elle a sa charge , & moi la mienne ; elle est faite pour régir l'Univers , & moi pour l'entretenir. Déterminez-vous, vous dis-je : mais je ne vous prends qu'à condition que vous quitterez je ne sçai quel air de dupe , que vous avez sur la physionomie. Je ne veux point de cela ; allons , mon Lieutenant , alerte ; un peu de murinerie dans les yeux ; les vôtres prêchent la résistance. Est-ce là la contenance d'un vainqueur ? Avec un Amour aussi poltron que vous , il faudroit qu'un Tendron fit tous les frais de la défaite. Eh ! éviteriez-vous (*Il tire une de ses fleches.*) Je suis d'avis de vous égayer le cœur d'une de mes fleches pour vous ôter cet air timide & langoureux. Garre , qu'il je vous rende aussi fol que moi !

L'AMOUR , *tirant aussi une de ses fleches.*

Et moi , si vous tirez , je vous rendrai sage.

LA RÉUNION
CUPIDON.

Non pas, s'il vous plaît : J'y perdrois,
& vous y gagneriez.

L'AMOUR.

Allez, petit libertin que vous êtes,
votre audace ne m'offense point, & votre
Empire touche peut-être à sa fin. Jupiter
aujourd'hui fait assembler tous les Dieux ;
il veut que chacun d'eux fasse un don au
Fils d'un grand Roi qu'il aime. Je suis in-
vité à l'Assemblée. Tremblez des suites
que peut avoir cette aventure.

SCENE II.

CUPIDON, *seul.*

Comment donc ! Il dit vrai. Tous les
Dieux ont reçu ordre de se rendre
ici ; il n'y a que moi qu'on n'a point aver-
ti, & j'ai cru que ce n'étoit qu'un oubli de
la part de Mercure. Le voici qui vient ;
voyons ce que cela signifie.



SCENE III.

CUPIDON, MERCURE;
PLUTUS.

MERCURE.

HA ! vous voilà, Seigneur Cupidon.
Je suis votre serviteur.

PLUTUS.

Bon jour, mon ami.

CUPIDON.

Bon jour, Plutus. Seigneur Mercure;
il y a aujourd'hui assemblée générale; &
c'est vous qui avez averti tous les Dieux,
de la part de Jupiter, de se trouver ici.

MERCURE.

Il est vrai.

CUPIDON.

Pourquoi donc n'ai-je rien sçu de cela;
moi ? Est-ce que je ne suis pas une Divi-
nité assez considérable ?

MERCURE.

Eh ! où vouliez-vous que je vous prisse ?
Vous êtes un coureur qu'on ne sçauroit at-
trapper.

A 7.

CUPIDON.

Vous biaisez , Mercure : Parlez - moi franchement. Etois-je sur votre liste ?

MERCURE.

Ma foi , non. J'avois ordre exprès de vous oublier tout net.

CUPIDON.

Moi ! Et de qui l'aviez-vous reçu ?

MERCURE.

De Minerve , à qui Jupiter a donné la direction de l'Assemblée.

PLUTUS.

Oh ! de Minerve , la Déesse de la Sagesse ? Ce n'est pas là un grand malheur. Tu sçais bien qu'elle ne nous aime pas ; mais elle a beau faire , nous avons un peu plus de crédit qu'elle : nous rendons les gens heureux , nous , morbleu ! & elle ne les rend que raisonnables ; aussi n'a-t-elle pas la presse.

CUPIDON.

Apparemment que c'est elle qui vous a aussi chargé du soin d'aller chercher le Dieu de la Tendresse , lui dont on ne se ressouvenoit plus ?

MERCURE.

Vous l'avez dit , & ma commission por-

toit même de lui faire de grands complimens.

CUPIDON, *riant.*

La belle Ambassade !

PLUTUS.

Va, va, mon ami, laisse-le venir, ce Dieu de la Tendresse ; quand on le rétablirait, il ne feroit pas grande besogne. On n'est plus dans le goût de l'amoureux martyr, on ne l'a retenu que dans les chansons. Le métier de Cruelle est tombé ; ne t'embarrasse pas de ton Rival ; je ne veux que de l'or pour le battre, moi.

CUPIDON.

Je le croi. Mais je suis piqué. Il me prend envie de vider mon Carquois sur tous les Cœurs de l'Olimpe.

MERCURE.

Point d'étourderie ; Jupiter est le Maître : on pourroit bien vous casser, car on n'est pas trop content de vous.

CUPIDON.

Eh ! de quoi peut-on se plaindre, je vous prie ?

MERCURE.

Oh ! de tant de choses, par exemple, il n'y a plus de tranquillité dans le mariage ; vous ne sçauriez laisser la tête des maris en

A vj

12 LA RÉUNION

repos; vous mettez toujours après leurs femmes quelque Chasseur qui les attrappe.

C U P I D O N.

Et moi, je vous dis que mes Chasseurs ne pourlument que ce qui se présente.

P L U T U S.

C'est-à-dire, que les femmes sont bien aises d'être courues ?

C U P I D O N.

Voilà ce que c'est. La plupart sont des coquettes qui en demeurent là, ou bien qui ne se retirent que pour agacer, qui n'oublient rien pour exciter l'envie du Chasseur, qui lui disent : mirez-moi. On les mire, on les blesse, & elles se rendent. Est-ce ma faute ? Parbleu, non ; la coquetterie les a déjà bien étourdies, avant qu'on les tire.

M E R C U R E.

Vous direz ce qu'il vous plaira. Ce n'est point à moi à vous donner des leçons ; mais prenez-y garde : ce sont les hommes, ce sont les femmes qui crient, qui disent que c'est vous qui passez les contrats de la moitié des mariages. Après cela ce sont des vieillards que vous donnez à expédier à de jeunes épouses, qui ne les prennent vivans, que pour les avoir morts, & qui,

au détriment des Héritiers, ont tout le profit des funérailles. Ce sont de vieilles femmes dont vous vuidez le coffre pour l'achat d'un mari fainéant qu'on ne sçau-
roit ni troquer ni revendre. Ce sont des malices qui ne finissent point; sans compter votre libertinage: car Bacchus, dit-on, vous fait faire tout ce qu'il veut; Plutus avec son or, dispose de votre carquois; pourvu qu'il vous donne, toute votre artillerie est à son service, & cela n'est pas joli; ainsi tenez-vous en repos, & changez de conduite.

CUPIDON.

Puisque vous m'exhortez à changer, vous avez donc envie de vous retirer, Seigneur Mercure?

MERCURE.

Laiçons-là cette mauvaise plaisanterie.

PLUTUS.

Quant à moi, je n'ai que faire d'être dans les caquets. Tout ce que je prends de lui, je l'achete, je marchande, nous convenons, & je paye; voilà toute la finesse que j'y sçache.

CUPIDON.

Celui-là est comique! Se plaindre de

ce que j'aime la bonne-chere & l'aisance, moi qui suis l'Amour ? A quoi donc voulez-vous que je m'occupe ? à des Traités de Morale ? Oubliez-vous que c'est moi qui mets tout en mouvement, que c'est moi qui donne la vie, qu'il faut dans ma charge un fond inépuisable de bonne humeur, & que je dois être à moi seul plus semillant, plus vivant que tous les Dieux ensemble ?

M E R C U R E.

Ce sont vos affaires ; mais je pense que voici Apollon qui vient à nous.

P L U T U S.

Adieu donc, je m'en vais. Le Dieu du Bel-esprit & moi ne nous amusons pas extrêmement ensemble. Jusqu'au revoir, Cupidon.

C U P I D O N.

Adieu, adieu, je vous rejoindrai.



SCENE IV.
CUPIDON, MERCURE,
APOLLON.

MERCURE.

QU'avez-vous, Seigneur Apollon ?
Vous avez l'air sombre.

APOLLON.

Le retour du Dieu de la Tendresse me
fâche. Je n'aime pas les dispositions où
je vois que Minerve est pour lui. Je vous
apprens qu'elle va bientôt l'amener ici,
Cupidon.

CUPIDON.

Et que veut-elle en faire ?

APOLLON.

Vous entendre raisonner tous les deux
sur la nature de vos feux, pour juger
lequel de vos Dons on doit préférer dans
cette occasion ici : & c'est de quoi même
je suis chargé de vous informer.

CUPIDON.

Tant mieux, morbleu, tant mieux ;

cela me divertira. Allez, il n'y a rien à craindre ; mon Confrère ne plaide pas mieux qu'il blesse.

MERCURE.

Croyez-moi , allez pourtant vous préparer pendant quelques momens.

CUPIDON.

C'est, parbleu, bien dit; je vais me recueillir chez Bacchus ; il y a du vin de Champagne , qui est d'une éloquence admirable : j'y trouverai mon Plaidoyer tout fait. Adieu, mes Amis; tenez-moi des lauriers tout prêts.

SCENE V.

MERCURE , APOLLON.

APOLLON.

IL a beau dire ; le vent du Bureau n'est pas pour lui, & je me défie du succès.

MERCURE.

Eh ! bien , que vous importe à vous ? Quand son Rival reviendrait à la mode , vous n'en inspirerez pas moins ceux qui chanteront leurs Maîtresses ?

APOLLON.

Eh ! morbleu , cela est bien différent ; les chansons ne seront plus si jolies. On ne chantera plus que des sentimens. Cela est bien plat.

MERCURE.

Bien plat ! que voulez-vous donc qu'on chante ?

APOLLON.

Ce que je veux ? Est-ce qu'il faut un commentaire à Mercure ? Une caresse , une vivacité , un transport , quelque petite action.

MERCURE.

Ah ! vous avez raison , je n'y songeois pas ; cela fait un sujet bien plus piquant , plus animé.

APOLLON.

Sans comparaison , & un sujet bien plus à la portée d'être senti. Tout le monde est au fait d'une action.

MERCURE.

Oui , tout le monde gesticule.

APOLLON.

Et tout le monde ne sent pas. Il y a



des Cœurs matériels qui n'entendent un sentiment, que lorsqu'il est mis sur un canevas bien intelligible.

MERCURE.

On ne leur explique l'ame qu'à la faveur du corps.

APOLLON.

Vous y êtes ; & il faut avouer que la Poésie Galante a bien plus de prise en pareil cas. Aujourd'hui, quand j'inspire un Couplet de Chanson, ou quelques autres Vers, j'ai mes coudées franches, je suis à mon aise. C'est Philis qu'on attaque, qui combat, qui se défend mal ; c'est un beau bras qu'on saisit ; c'est une main qu'on adore, & qu'on baise ; c'est Philis qui se fâche ; on se jette à ses genoux, elle s'attendrit, elle s'apaise ; un soupir lui échappe. Ah ! Sylvandre ; ah ! Philis, levez-vous, je le veux. Quoi ! cruelle, mes transports finissez. Je ne puis ; laissez-moi des regards, des ardeurs, des douceurs ; cela est charmant. Sentez-vous la gayeté, la commodité de ces objets-là ? J'inspire là-dessus en me jouant. Aussi n'a-t-on jamais vû tant de Poètes.

MERCURE.

Et dont la Poésie ne vous coûte rien.
Ce sont les Philis qui en font tous les frais.

APOLLON.

Sans doute. Au lieu que si la Tendresse alloit être à la mode, adieu les bras, adieu les mains ; les Philis n'auroient plus de tout cela.

MERCURE.

Elles n'en feroient que plus aimables, & sans doute plus estimées. Mais laissez-moi recevoir la Vérité qui arrive.

SCENE VI.

*MERCURE, APOLLON,
LA VÉRITÉ.*

MERCURE.

IL est tems de venir, Déesse ; l'Assemblée va se tenir bientôt.

LA VÉRITÉ.

J'arrive. Je me suis seulement amusée un instant à parler à Minerve, sur le choix qu'elle a fait de certains Dieux, pour la cérémonie dont il est question.

APOLLON.

Peut-on vous demander de qui vous parliez, Déesse ?

De qui ? De vous.

A P O L L O N.

Cela est net. Et qu'en disiez-vous donc ?

L A V É R I T É.

Je disois..... Mais vous êtes bien hardi d'interroger la Vérité. Vous y tenez-vous ?

A P O L L O N.

Je ne crains rien. Pourfuivez.

M E R C U R E.

Courage.

A P O L L O N.

Que disiez-vous de moi ?

L A V É R I T É.

Du bien , & du mal ; beaucoup plus de mal que de bien. Continuez de m'interroger. Il ne vous en coûtera pas plus de sçavoir le reste.

A P O L L O N.

Eh ! quel mal y a-t-il à dire du Dieu qui peut faire le Don de l'éloquence , & de l'amour des beaux Arts ?

L A V É R I T É.

Oh ! vos Dons sont excellens ; j'en di-

DES AMOURS. 21
fois du bien ; mais vous ne leur ressemblez
pas.

A P O L L O N.

Pourquoi ?

L A V É R I T É.

C'est que vous flattez , que vous men-
tez , & que vous êtes un corrupteur des
ames humaines.

A P O L L O N.

Doucement , s'il vous plaît ; comme
vous y allez ?

L A V É R I T É.

En un mot , un vrai Charlatan.

A P O L L O N.

Arrêtez , car je me fâcherois.

M E R C U R E.

Laissez-la achever ; ce qu'elle dit est
amusant.

A P O L L O N.

Il ne m'amuse point du tout , moi.
Qu'est-ce que cela signifie ? En quoi donc
mérité-je tous ces noms-là ?

L A V É R I T É.

Vous rougissez ; mais ce n'est pas de vos

vices : ce n'est que du reproche que je vous en fais.

MERCURE, à Apollon.

N'admirez-vous pas son discernement ?

A POLLON.

Déesse , vous me poussez à bout.

LA VÉRITÉ.

Je vous définis. Vengez-vous , en vous corrigeant.

A POLLON.

Eh ! de quoi me corriger ?

LA VÉRITÉ.

Du métier vénal & mercénaire que vous faites. Tenez , de toutes les Eaux de votre Hypocrene , de votre Parnasse , & de votre Bel-esprit , je n'en donneroïs pas un fétu ; non plus que de vos neuf Muses , qu'on appelle les chastes Sœurs , & qui ne sont que neuf vieilles friponnes que vous n'employez qu'à faire du mal. Si vous êtes le Dieu de l'Eloquence , de la Poësie , du Bel-esprit , soutenez donc ces grands Attributs avec quelque dignité. Car enfin, n'est-ce pas vous qui dictez tous les éloges

flateurs qui se débitent ? Vous êtes si accoutumé à mentir, que lorsque vous louez la Vertu, vous n'avez plus d'esprit, vous ne sçavez plus où vous en êtes.

MERCURE.

Elle n'a pas tout le tort. J'ai remarqué que la fiction vous réussit mieux que le reste.

LA VÉRITÉ.

Je vous dis qu'il n'y a rien de si plat que lui, quand il ne ment pas. On est toujours mal loué de lui, dès qu'on mérite de l'être. Mais dans le fabuleux, oh ! il triomphe. Il vous fait un monceau de toutes les vertus, & puis vous les jette à la tête : Tiens, prens, enivre-toi d'impertinences & de chimères.

APOLLON.

Mais enfin.

LA VÉRITÉ.

Mais enfin, tant qu'il vous plaira. Vos Epîtres Dédicatoires, par exemple ?

MERCURE.

Oh ! faites-lui grace là-dessus. On ne les lit point.

LA VÉRITÉ.

Dans le grand nombre, il y en a quel-

ques-unes que j'approuve. Quand j'ouvre un Livre , & que je vois le nom d'une vertueuse Personne à la tête , je m'en réjouis ; mais j'en ouvre un autre , il s'adresse à une personne admirable ; j'en ouvre cent , j'en ouvre mille ; tout est dédié à des prodiges de vertu & de mérite. Et où se tiennent donc tous ces prodiges ? Où sont-ils ? Comment se fait-il que les personnes vraiment louables soient si rares , & que les Epîtres Dédicatoires soient si communes ? Il me les faut pourtant en nombre égal , ou bien vous n'êtes pas un Dieu d'honneur. En un mot , il y a mille Epîtres où vous vous écriez : » Que votre modestie se rasure , Monseigneur. » Il me faut donc mille Monseigneurs modestes. Oh ! de bonne foi , me les fournirez-vous ? Concluez.

A P O L L O N.

Mais , Mercure , approuvez-vous tout ce qu'elle me dit-là ?

M E R C U R E.

Moi ? je ne vous trouve pas si coupable qu'elle le croit. On ne sent point qu'on est menteur , quand on a l'habitude de l'être.

A P O L L O N.

APOLLON.

La réponse est consolante.

LA VÉRITÉ.

En un mot, vous masquez tout. Et ce qu'il y a de plaisant, c'est que ceux que vous travestissez, prennent le masque que vous leur donnez pour leur visage. Je connois une très-laide femme, que vous avez appelée charmante Iris. La folle n'en veut rien rabattre. Son miroir n'y gagne rien; elle n'y voit plus qu'Iris. C'est sur ce pied-là qu'elle se montre; & la charmante Iris est une Guenon qui vous feroit peur. Je vous pardonnerois tout cela cependant, si vos flatteries n'attaquoient pas jusqu'aux Princes; mais pour cet article-là, je le trouve affreux.

MERCURE.

Malepeste! C'est l'article de tout le monde.

APOLLON.

Quoi! dire la vérité aux Princes!

LA VÉRITÉ.

Le plus grand des Mortels, c'est le Prince qui l'aime, & qui la cherche. Je mets presque à côté de lui le Sujet vertueux qui ose la lui dire. Et le plus heu-

B

reux de tous les peuples est celui chez qui ce Prince & ce Sujet se rencontrent ensemble.

APOLLON.

Je l'avoue, il me semble que vous avez raison.

LA VÉRITÉ.

Aureste, Apollon, tout ce que je vous dis là ne signifie pas que je vous craigne. Vous sçavez aujourd'hui de quel Prince il est question. Faites tout ce qu'il vous plaira, la Sagesse & moi nous remplirons son ame d'un si grand amour pour les vertus, que vos flatteurs seront réduits à parler de lui, comme j'en parlerai moi-même. Adieu.

APOLLON.

C'en est fait, je me rends, Déesse, & je me racomode avec vous. Allons, je vous consacre mes veilles. Vous fournirez les actions au Prince, & je me charge du soin de les célébrer.

SCENE VII.**MERCURE, APOLLON.****MERCURE.**

Seigneur Appollon, je vous félicite de vos louables dispositions. Ce que c'est que les gens d'esprit ! Tôt ou tard ils deviennent honnêtes gens.

APOLLON.

Voilà ce qui fait qu'on ne doit pas désespérer de vous, Seigneur Mercure.

SCENE VIII.**CUPIDON, MERCURE,****APOLLON.****CUPIDON.**

GArre, garre, Messieurs ; voici Minerve qui se rend ici avec mon Rival.

MERCURE.

Eh bien ! nous ne ferons pas de trop ; je serai bien-aïse d'être présent.

APOLLON.

Vous n'auriez pas mal fait de me communiquer ce que vous avez à dire. J'aurois

Bij

pû vous fournir quelque chose de bon ;
mais vous ne consultez personne.

CUPIDON.

Mons de la Poësie, vous me manquez
de respect.

A POLLON.

Pourquoi donc ?

CUPIDON.

Vous croyez avoir autant d'esprit que
moi, je pense ?

MERCURE, *rit.*

Hé, hé, hé, hé.

A POLLON.

Je sçai pourtant persuader la Raison
même.

CUPIDON.

Et moi, je la fais taire. Taisez-vous aussi.

SCENE IX.

MINERVE, L'AMOUR,

CUPIDON, MERCURE,

A POLLON.

MINERVE.

VOus sçavez, Cupidon, de quel emploi
Jupiter ma chargée. Peut-être vous
plaindrez-vous du secret que je vous ai fait

DES AMOURS.

29

de notre assemblée : mais je croyois vos feux trop vifs. Quoi qu'il en soit, nous ne voulons point que le Prince ait une ame insensible. L'un de vous deux doit avoir quelque droit sur son cœur, mais sa raison doit primer sur tout ; & vous êtes accusé de ne la ménager guères.

CUPIDON.

Oui-dà, je l'étourdis quelquefois. Il y a des momens difficiles à passer avec moi, mais cela ne dure pas.

A POLLON.

Quand on aime, il faut bien qu'il y paroisse.

MERCURE.

Tenez, dans la théorie, le Dieu de la Tendresse l'emporte ; mais j'aime mieux sa pratique, à lui.

MINERVE.

Messieurs, ne soyez que spectateurs.

MERCURE.

Je ne dis plus mot.

A POLLON.

Pour moi, serviteur au silence. Je sors.

MINERVE.

Vous me faites plaisir.

Bij

SCÈNE X.

MINERVE, L'AMOUR,
CUPIDON, MERCURE.

MINERVE.

A Llons, Cupidon, je vous écouterai,
malgré les défauts qu'on vous repro-
che.

CUPIDON.

Mais qu'est-ce que c'est que mes défauts ?
Où cela va-t-il ? On dit que je suis un peu
libertin ; mais on n'a jamais dit que j'étois
un benêt.

L'AMOUR.

Eh ! de qui l'a-t-on dit ?

CUPIDON.

Avotre place, je ne ferois point cette
question-là.

MINERVE.

Il ne s'agit point de cela. Terminons.
Je ne suis venue ici que pour vous écouter.
Voyons.

A l'Amour.

Vous êtes l'ancien, vous; parlez le premier.

L'AMOUR *touffe & crache.*

Sage Minerve, vous, devant qui je m'estime heureux de réclamer mes droits..

CUPIDON.

Je défends les coups d'encensoir.

MINERVE.

Retranchez l'encens.

L'AMOUR.

Jecroirois manquer de respect, & faire outrage à vos lumières, si je vous soupçonnois capable d'hésiter entre lui & moi.

CUPIDON.

La Cour remarquera qu'il la flatte.

MINERVE,

A Cupidon.

Laissez-le donc dire.

CUPIDON.

Je ne parle pas. Je ne fais qu'apostiller son exorde.

Biv

Ah ! c'en est trop. Votre audace m'irrite , & me fait sortir de la modération que je voulois garder. Qui êtes-vous pour oser me disputer quelque chose ? Vous , qui n'avez pour attribut que le vice , digne héritage d'une origine aussi impure que la vôtre ? Divinité scandaleuse , dont le culte est un crime , à qui la seule corruption des hommes a dressé des Autels ? Vous , à qui les devoirs les plus sacrés servent de victimes ? Vous , qu'on ne peut honorer , qu'en immolant la Vertu ? Funeste auteur des plus honteuses flétrissures des hommes , qui , pour récompense à ceux qui vous suivent , ne leur laissez que le deshonneur , le repentir , & la misère en partage : osez-vous vous comparer à moi , au Dieu de la plus noble , de la plus estimable , de la plus tendre des Passions , & j'ose dire de la plus féconde en Héros ?

CUPIDON.

Bon , des Héros ! Nous voilà bien riches ! Est-ce que vous croyez que la Terre ne se passera pas bien de ces Messieurs-là ? Allez , ils sont plus curieux à voir que nécessaires : leur gloire a trop d'attirail.

Si l'on rabattoit tous les frais qu'il en coûte pour les avoir, on verroit qu'on les achete plus qu'ils ne valent. On est bien dupe de les admirer, puisqu'on en paye la façon. Il faut que les hommes vivent un peu plus bourgeoisement les uns avec les autres, pour être en repos. Vos Héros sortent du niveau, & ne font que du tintamarre. Poursuivez.

MINERVE.

Laissons-là les Héros. Il est beau de l'être; mais la Raison n'admire que les Sages.

CUPIDON.

Oh! de ceux-là, il n'en a jamais fait, ni moi non plus.

L'AMOUR.

De grâce, écoutez-moi, Déesse. Qu'est-ce que c'étoit autrefois que l'envie de plaire? je vous en atteste vous-même. Qu'est-ce que c'étoit que l'Amour? je l'appellois tout-à-l'heure une passion. C'étoit une vertu, Déesse: c'étoit du moins l'origine de toutes les vertus ensemble. La Nature me présentait des hommes grossiers, je les polissois; des féroces, je les humanisois; des fainéans, dont je ressuscitois

Bv

les talens enfouis dans l'oisiveté & dans la paresse. Avec moi, le méchant rougissoit de l'être. L'espoir de plaire, l'impossibilité d'y arriver autrement que par la Vertu, forgoient son ame à devenir estimable. De mon tems, la Pudeur étoit la plus estimable des Graces.

CUPIDON.

Eh bien ! il ne faut pas faire tant de bruit ; c'est encore de même. Je n'en connois point de si piquante, moi, que la Pudeur. Je l'adore, & mes Sujets aussi. Ils la trouvent si charmante, qu'ils la poursuivent partout où ils la trouvent. Mais je m'appelle l'Amour ; mon métier n'est pas d'avoir soin d'elle. Il y a le Respect, la Sagesse, l'Honneur, qui sont commis à sa garde. Voilà ses Officiers ; c'est à eux à la défendre du danger qu'elle court ; & ce danger, c'est moi. Je suis fait pour être, ou son vainqueur, ou son vaincu. Nous ne sçaurions vivre autrement ensemble ; & sauve qui peut. Quand je la bats, elle me le pardonne ; quand elle me bat, je ne l'en estime pas moins, & elle ne m'en hait pas davantage. Chaque chose a son contraire ; je suis le sien. C'est sur la bataille des Contraires que tout roule dans

la Nature. Vous ne sçavez pas cela, vous ;
vous n'êtes point Philosophe.

L'AMOUR.

Jugez-nous, Déesse, sur ce qu'il vient
d'avouer lui-même. N'est-il pas condam-
nable ? Quelle différence des Amans de
mon tems aux siens ! Que de décence dans
les sentimens des miens ! Que de dignité
dans les transports mêmes !

CUPIDON.

De la dignité dans l'Amour ! de la
décence pour la durée du Monde ! Voilà
des agrémens d'une grande ressource ! Il
ne sçait plus ce qu'il dit. Minerve, toute
la Nature est intéressée à ce que vous ren-
voyiez ce vieux Garçon-là. Il va l'ap-
pauvrir à un point, qu'il n'y aura plus
que des déserts. Vivra-t-elle de soupirs ?
Il n'a que cela vaillant. Autant en emporte
le vent : & rien ne reste que des Romans
de douze Tomes. Encore à la fin, n'y
aura-t-il personne pour les lire. Prenez
garde à ce que vous allez faire.

L'AMOUR.

Juste Ciel ! faut-il ?

~~.....~~ B vj

Bon , des apostrophes au Ciel ! Voilà encore de son jargon. Eh ! morbleu , qu'il s'en aille. Tenez , mon ami , je veux bien encore vous parler raison. Vous me reprochez ma naissance , parce qu'elle n'est pas méthodique , & qu'il y manque une petite formalité , n'est-ce pas ? Eh bien , mon enfant , c'est en quoi elle est excellente , admirable ; & vous n'y entendez rien.

MERCURÉ.

Ceci est nouveau.

CUPIDON.

Doucement. La Nature avoit besoin d'un Amour , n'est-il pas vrai ? Comment falloit-il qu'il fût , à votre avis ? Un conteur de fades fornettes ? Un trembleur qui a toujours peur d'offenser , qui n'eût fait dire aux femmes , que , ma gloire ! & aux hommes , que , vos divins appas ! Non , cela ne valoit rien. C'étoit un espiègle tel que moi qu'il falloit à la Nature ; un étourdi , sans souci , plus vif que délicat ; qui mit toute sa noblesse à tout prendre , & à ne rien laisser. Et cet enfant-là , je vous

prie, y avoit-il rien de plus sage que de lui donner pour pere & pour mere des parens joyeux, qui le fissent naître sans cérémonie dans le sein de la Joye. Il ne falloit que le sens commun pour sentir cela. Mais, dites-vous, vous êtes le Dieu du Vice : Cela n'est pas vrai ; je donne de l'amour, voilà tout : le reste vient du cœur des hommes. Les uns y perdent, les autres y gagnent ; je ne m'en embarrasse pas. J'allume le feu ; c'est à la Raison à le conduire : & je m'en tiens à mon métier de Distributeur de flammes au profit de l'Univers. En voilà assez ; croyez-moi : retirez-vous. C'est l'avis de Minerve.

MINERVE.

Je suspends encore mon jugement entre vous deux. Voici la Vertu qui entre ; je ne prononcerai que lorsqu'elle m'aura donné son avis.



SCENE XI.

LA VERTU.

Les Acteurs précédens.

MINERVE.

VEnez, Déesse; nous avons besoin de vous ici. Vous sçavez les motifs de notre assemblée. Il s'agit à présent de sçavoir lequel de ces deux Amours nous devons retenir pour nos desseins. Je viens d'entendre leurs raisons; mais je ne déciderai la chose, qu'après que vous l'aurez examinée vous-même. Que chacun d'eux vous fasse la déclaration. Vous me direz après, laquelle vous aura paru du caractère le plus estimable; & je jugerai par-là lequel de leurs Dons peut entraîner le moins d'inconvéniens dans l'ame du Prince. Adieu, je vous laisse & vous me ferez votre rapport.

E. M.

SCENE XII.

*L'AMOUR, CUPIDON,
MERCURE, LA VERTU.*

MERCURE.

L'Expédient est très-bon.

CUPIDON.

Dites-moi, Déesse, ne vaudroit-il pas mieux que nous vous tirassions chacun un petit coup de dard ? Vous jugeriez mieux de ce que nous valons par nos coups.

LA VERTU.

Cela seroit inutile. Je suis invulnérable ; & d'ailleurs , je veux vous écouter de sang froid , sans le secours d'aucune impression étrangère.

MERCURE.

C'est bien dit ; point de prévention.

L'AMOUR.

Il est bien humiliant pour moi de me voir tant de fois réduit à lutter contre lui.

LA RÉUNION
CUPIDON.

Mon ancien recule ici ? Ses flammes
héroïques ont peur de mon feu bourgeois.
C'est le brodequin qui épouvante le co-
thurne.

L'AMOUR.

Je pourrois avoir peur, si nous avions
pour Juge une ame commune; mais avec
la Vertu je n'ai rien à craindre.

CUPIDON.

Il fait toujours des exordes. Il a pillé
celui-ci dans Cléopatre.

LA VERTU.

Qu'importe ? Allons, je vous entends.

MERCURE.

Le pas est réglé entre vous. C'est à
l'Amour à commencer.

CUPIDON.

Sans doute. Il est la Tragédie, lui.
Moi, je ne suis que la petite Pièce. Qu'il
vous glace d'abord, je vous rechaufferai
après.

[*Mercury & la Vérité sourient.*]

L'AMOUR.

Quoi ! met-il déjà les Rieurs de son
côté ?

DES AMOURS. 41
LA VERTU.

Laissez - le dire. Commencez , je vous écoute.

MERCURE.

Morus.

L'AMOUR s'écarte , & fait la révérence en abordant la Vertu.

Permettez - moi , Madame , de vous demander un moment d'entretien. Jusques-ici mon respect a réduit mes sentimens à se taire.

CUPIDON, bâille.

Ha , ha , ha.

L'AMOUR.

Ne m'interrompez donc pas.

CUPIDON.

Je vous demande pardon ; mais je suis l'Amour : le Respect m'a toujours fait bâiller. N'y prenez pas garde.

MERCURE.

Ce début me paroît froid.

LA VERTU,
à l'Amour.

Recommencez.

LA RÉUNION
L'AMOUR.

Je vous disois, Madame, que mon Respect a réduit mes sentimens à se taire. Ils n'ont osé se produire que dans mes timides regards; mais il n'est plus tems de seindre, ni de vous dérober votre victime. Je sçais tout ce que je risque à vous déclarer ma flamme. Vos rigueurs vont punir mon audace. Vous allez accabler un téméraire; mais, Madame, au milieu du courroux qui va vous saisir, souvenez-vous du moins que ma témérité n'a jamais passé jusqu'à l'espérance; & que ma respectueuse ardeur....

CUPIDON.

Encore du Respect! Voilà mes vapeurs qui me reprennent.

MERCURE.

Et les voilà qui me gagnent aussi, moi.

L'AMOUR.

Déesse, rendez-moi justice. Vous sentez bien qu'on m'arrête au milieu d'une période assez touchante, & qui avoit quelque dignité.

LA VERTU.

Voilà qui est bien; votre langage est

décent. Il n'étourdit point la Raïson. On a le tems de se reconnoître , & j'en rendrai bon compte.

MERCURE.

Cela fait une belle Pièce d'éloquence. On diroit d'une harangue.

CUPIDON.

Oui-dà ; cette flamme , avec les rigueurs de Madame , la témérité qu'on accable à cause de cette audace qui met en courroux , en dépit de l'espérance qu'on n'a point , avec cette victime qui vient brocher sur le tout. Cela est très-beau , très-touchant , assurément.

L'AMOUR, à Cupidon.

Ce n'est pas votre sentiment qu'on demande. Voulez-vous que je continue , Déesse ?

LA VERTU.

Ce n'est pas la peine : en voilà assez. Je vois bien ce que vous sçavez faire. A vous , Cupidon.

MERCURE.

Voyons.

Non, Déesse adorable, ne m'exposez point à vous dire que je vous aime. Vous regardez ceci comme une feinte ; mais vous êtes trop aimable , & mon cœur pourroit bien s'y méprendre. Je vous dis la vérité ; ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me touchez. Je me connois en charmes. Ni sur la Terre , ni dans les Cieux, je ne vois rien qui ne le cede aux vôtres. Combien de fois n'ai-je pas été tenté de me jeter à vos genoux ? Quelles délices pour moi d'aimer la Vertu , si je pouvois être aimé d'elle ! Eh ! pourquoi ne m'aimeriez-vous pas ? Que veut dire ce penchant qui me porte à vous , s'il n'annonce pas que vous y serez sensible ? Je sens que tout mon cœur vous est dû. N'avez-vous pas quelque répugnance à me refuser le vôtre ? Aimable Vertu , me fuirez-vous toujours ? Regardez - moi ! Vous ne me connoissez pas ! C'est l'Amour à vos genoux qui vous parle. Essayez de le voir. Il est soumis : il ne veut que vous fléchir. Je vous aime , je vous le dis ; vous m'entendez ; mais vos yeux ne me rassurent pas. Un regard acheveroit mon bonheur ! Ah ! quel plaisir ! vous me l'accordez. Chère main que j'idolâtre ,

DES AMOURS. 45
recevez mes transports. Voici le plus heureux instant qui me soit échu en partage.

LA VERTU, *soupirant.*

Ah ! finissez , Cupidon , je vous défends de parler davantage.

L'AMOUR.

Quoi ! la Vertu se laisse baiser la main ?

LA VERTU.

Il va si vite , que je ne la lui ai pas vu prendre.

MERCURE.

Ce fripon-là m'a attendri aussi.

CUPIDON.

Déesse , pour m'expliquer comme lui , vous plaît-il d'écouter encore deux ou trois petites périodes de conséquence ?

LA VERTU.

Quoi , voulez-vous continuer ? Adieu.

CUPIDON.

Mais vous vous en allez , & ne décidez rien ?

LA RÉUNION

LA VERTU.

Je me sauve, & vais faire mon rapport
à Minerve.

L'AMOUR.

Adieu, Mercure, je vous quitte, &
je vais la suivre.

CUPIDON, *riant.*

Allez, allez lui servir d'antidote.

SCENE XIII.

MERCURE, CUPIDON.

CUPIDON, *riant.*

HA, ha, ha, ha. La Vertu se laissoit
apprivoiser. Je la tenois déjà par la
main, toute Vertu qu'elle est : & si elle
me donnoit encore un quart d'heure d'au-
dience, je vous la garantirois mal nom-
mée.

MERCURE.

Oui ; mais la Vertu est sage, & vous
suit.

CUPIDON.

La belle ressource !

MERCURE.

Il n'y en a point d'autre avec un fripon
comme vous.

CUPIDON.

Qu'est-ce donc , Seigneur Mercure ?
Vous me donnez des épithètes ! vous vous
familiarisez , petit commensal !

MERCURE.

Quoi ! vous vous fâchez ?

CUPIDON.

Oh ! que non. Nous ne pouvons nous
passer l'un de l'autre. Mais qu'en dites-
vous ? Le Dieu de la Tendresse n'a pas
beaucoup brillé , ce me semble ?

MERCURE.

Vous êtes un étourdi. Vous ne l'avez
que trop battu ; & je crains que vous
n'ayez paru trop fort. Comment donc !
vous égratignez en jouant jusqu'à la Vertu
même ! Oh ! on ne vous choisira pas pour
la cérémonie présente. Vous êtes trop re-
muant. Vous mettriez la Ville & la Cour
sur un joli ton. J'entends quelqu'un. Je
suis sûr que c'est Minerve qui va venir vous
donner votre congé. C'est elle-même.

SCENE. XIV,

ET DERNIERE.

Tous les Acteurs de la Pièce.

MINERVE.

CUPIDON, la Vertu decidoit contre vous ; & moi-même j'allois être de son sentiment , si Jupiter n'avoit pas jugé à propos de vous réunir , en vous corrigeant , pour former le cœur du Prince. Avec votre Confrere , l'ame est trop tendre , il est vrai ; mais avec vous , elle est trop libertine. Il fait souvent des cœurs ridicules ; vous n'en faites que de méprisables. Il égare l'esprit ; mais vous ruinez les mœurs. Il n'a que des défauts , vous n'avez que des vices. Unissez-vous tous deux. Rendez-le plus vif , & plus passionné ; & qu'il vous rende plus tendre & plus raisonnable : & vous serez sans reproche. Au reste , ce n'est pas un conseil que je vous donne ; c'est un ordre de Jupiter que je vous annonce.

CUPIDON, *embrassant l'Amour.*

Allons , mon Camarade , je le veux bien. Embrassons-nous. Je vous apprendrai à n'être plus si sot ; & vous m'apprendrez à être plus sage. FIN.

LES SERMENS